

La reconstruction des églises dans la Meuse – Journée d'études Donzelli – 14 novembre 2019

Pauline Lurçon

Duilio Donzelli a réalisé de nombreuses peintures murales pour des églises de Meuse reconstruites après la Première Guerre mondiale. Pour mieux comprendre les créations de Duilio Donzelli, il paraît intéressant de revenir sur le contexte dans lequel elles ont été créées, en étudiant l'arrière-plan administratif et financier de la Première Reconstruction. Nous le savons, les contraintes, qu'elles soient financières, iconographiques, ou techniques sont inhérentes à toute création artistique mais dans le cadre des églises de la Première Reconstruction, ces contraintes sont particulièrement prégnantes.

Les églises de Meuse sont durement touchées par les combats de la Première Guerre mondiale. A l'issue du conflit, 170 églises ont été dévastées, dont 120 doivent être intégralement reconstruites. C'est la première fois que la France est confrontée à des destructions d'une telle ampleur. Pour faire face à cette situation, l'Etat crée un système d'indemnisation étroitement contrôlé. Le but est d'éviter les dérives budgétaires et les escroqueries.

Dès les premiers dommages causés par la guerre, en 1914, l'Etat réfléchit à la réparation de ces dommages. A la fin du conflit, en 1917, il met en place la « Charte des sinistrés » qui permet une indemnisation. Les indemnités doivent servir à la reconstruction d'un édifice présentant « le même caractère, ayant la même importance, la même destination, et offrant les mêmes garanties de durée que l'immeuble détruit ». Les églises n'échappent pas à cette règle. L'indemnité est calculée par un expert à partir de la surface de l'ancien édifice. On applique un coefficient lié à la qualité du précédent édifice.

En parcourant les archives, on constate que le calcul des indemnités est souvent sujet à des débats voire des conflits. A Véry par exemple, l'expert rectifie le calcul de la surface : 481,42 m² au lieu de 505,04m². La nature des matériaux de l'ancien édifice entre en considération dans le calcul des indemnités. L'indemnité sera plus élevée pour un édifice qui était en matériaux nobles comme la pierre de taille. Ce point peut aussi générer des difficultés. Dans un des rapports établis pour l'Etat au sujet de la reconstruction de l'église de Véry, il est ainsi indiqué que « contrairement aux dires de l'auteur du projet et de la demande de dommages, les murs en élévation n'étaient pas exclusivement en pierre de taille ». L'indemnité est alors être revue à la baisse.

Cette contrainte budgétaire et cette nécessité de construire un édifice « de même caractère et de même importance » que le bâtiment détruit ont bien évidemment des conséquences sur les églises de la Première Reconstruction et le parti proposé par les architectes. A la lecture du rapport établi pour l'Etat au sujet du projet de reconstruction de l'église de Vacherauville, on se rend compte que la situation est conflictuelle. Il est écrit que l'architecte M. Delangle « semble de parti pris, résolu à ne rien modifier de son projet ». L'architecte doit pourtant modifier son projet pour respecter le budget alloué et pour construire un édifice de même caractère et de même importance que le bâtiment détruit. Il supprime donc l'adjonction de la sacristie dessinée sur les plans.

Le plus souvent, les indemnités permettent de financer le gros-œuvre mais offrent difficilement la possibilité de décorer l'intérieur de l'édifice par des vitraux ornementaux ou encore des peintures murales. Ces éléments de décor sont parfois financés par des dons. Le mémoire de l'architecte de l'église de Vaubecourt témoigne de cette situation. Il écrit : « il fallait donc également en raison de la somme trop faible allouée, s'en tenir aux principales choses et remettre à plus tard, petit à petit, suivant les dons et les ressources s'il s'en trouvait, la terminaison totale de l'agencement de l'Eglise ».

Le processus de reconstruction des églises est lent pour plusieurs raisons. Il y a tout d'abord la nécessité de remettre les sols en état. Une fois que ce travail est effectué, la priorité est souvent accordée aux maisons puis aux mairies et aux écoles. Parfois, on se heurte à des problèmes de sol liés aux combats qui se sont déroulés dans les villages. L'emplacement de l'église de Seuzey doit ainsi être modifié suite à la découverte de sapes. Les nombreuses validations nécessaires en amont des travaux expliquent également la lenteur du processus de reconstruction. Le devis établi par Duilio Donzelli pour l'église de Rouvrois sur Meuse en témoigne. Le devis est validé par le Maire,

par l'Etat et par la Société coopérative de reconstruction des églises du diocèse de Verdun. Cette société coopérative a un rôle très important pour la reconstruction des églises de la Meuse. Elle a été créée en 1921 et gère au nom des communes, les indemnités qui ont été allouées. En Meuse, la plupart des communes délègue à cette société coopérative les indemnités reçues. Les archives de cette société coopérative, conservées aux Archives départementales de la Meuse, constituent une source majeure pour la connaissance des édifices reconstruits. Ces différentes validations sont lentes : à Rouvrois sur Meuse, les plans sont validés le 19 février 1925, la visite de contrôle des travaux de gros œuvre a lieu le 24 décembre 1927 et ce n'est qu'en 1931 qu'on demande à Duilio Donzelli d'établir un devis pour les peintures intérieures.

L'Etat contrôle également le processus de reconstruction en dressant une liste des architectes autorisés à intervenir dans les chantiers de reconstruction. On craint en effet un afflux d'escrocs se faisant passer pour des architectes. Pour mener à bien ce chantier d'une ampleur inédite, des architectes vont venir de toutes la France voire même de l'étranger. Une soixantaine d'architectes participe ainsi à la reconstruction des églises. Parmi eux, certains sont originaires de la Meuse comme Louis Berthemey, né à Stenay. Il y a également des Nancéiens tels Emile André et Albert Michaut. Nombre d'entre eux viennent de Paris, comme Henri Calley blessé en 1914 qui ouvre un cabinet à Verdun à la fin de la guerre ou encore René Boutaud et Edmond Hugues. Certains viennent de plus loin encore comme l'architecte poitevin Lucien Martineau. Parmi ces architectes, seul l'un d'eux semble avoir bâti une église avant que n'éclate la Première Guerre mondiale. Il s'agit de Paul-Noulin Lespès, architecte installé à Saint-Etienne qui est l'auteur en 1910 des plans de l'église Saint-François-Régis de Saint-Etienne et qui semble donc être le seul à s'être confronté à l'architecture religieuse avant la guerre. C'est lui va reconstruire les églises d'Eton et d'Herméville-en-Woëvre. L'étude de l'origine géographique des différents architectes, lorsque celle-ci est connue, montre qu'une majorité d'entre eux est originaire de Paris ou de région parisienne. Viennent ensuite les architectes de Nancy puis ceux originaires de la Meuse. Ces architectes sont majoritairement formés à l'Ecole des Beaux-Arts à Paris. Certains sont formés à l'Ecole des Arts-Décoratifs, d'autres ont une formation d'ingénieur mais c'est une minorité.

Dans ce contexte contraint, ces architectes élaborent différents partis de reconstruction. Certains optent pour une reconstruction à l'identique. A Fresnes-en-Woëvre, les architectes font ce choix. Ils indiquent dans leur mémoire explicatif que dans l'architecture religieuse, il y a la nécessité de respecter la tradition fidèlement suivie et qu'ils ont décidé d'abandonner l'idée de faire œuvre nouvelle. Ils pensent que les habitants seront « heureux de retrouver leur vieille église, ses deux tours, son porche d'entrée, en un mot toute la physionomie et les souvenirs d'antan ». Leur tâche est d'ailleurs facilitée par le fait que les habitants leur apportent des photographies et des dessins de l'ancienne église. Mais dans la plupart des cas, l'édifice reconstruit ne ressemble à l'édifice détruit par les combats. A Béthincourt par exemple, le nouvel édifice présente un clocher décentré qui lui confère une silhouette bien différente de celle de l'église antérieure. Ces édifices offrent une certaine variété. Ils présentent le plus souvent des dimensions modestes et reprennent, en le simplifiant, le vocabulaire gothique et roman. Rares sont les édifices qui adoptent des styles plus novateurs. En effet, s'il est parfois utilisé pour bâtir la structure de l'église, le béton armé reste le plus souvent dissimulé. Une des rares exceptions est l'église de Mogeville dotée d'un clocher en béton armé ajouré qui fait ainsi écho aux créations contemporaines en béton. De même, dans le domaine de la sculpture monumentale, rares sont les édifices faisant écho au style Art déco. L'église de Rambucourt en est un rare exemple.

Le contexte économique n'est pas propice à la création de vitraux ou de peintures murales. Les indemnités de dommages de guerre sont souvent insuffisantes pour financer la création de vitraux historiés et certains édifices, telle l'église de Gremilly, ont conservé des baies fermées à l'aide de verre cathédrale. Il arrive parfois, lorsque les indemnités sont élevées, que la création de vitraux historiés puisse tout de même être financée dans le cadre du chantier de reconstruction. C'est le cas à Saint-Hilaire-en-Woëvre, où l'église antérieure datant du XVI^e siècle, avait donné lieu à une indemnité élevée. Les spectaculaires vitraux, réalisés par Jacques Gruber, ont pu être financés avec les dommages de guerre. Les ateliers de vitraux nancéiens de Georges Janin et de Joseph

Benoit sont les principaux fournisseurs de vitraux historiés. Ils reçoivent à eux deux plus de la moitié des commandes.

Les décors peints, plus rares encore que les vitraux, se répartissent essentiellement entre Duilio Donzelli et Lucien Lantier. Ce dernier réalise par exemple le décor de la chapelle-abri de Fleury-devant-Douaumont. Marginalement, on trouve l'intervention d'autres artistes comme Gabriel Moiselet, peintre originaire du Puy-en-Velay, auteur du décor de la chapelle de Vaux-devant-Damloup. Dans ce dernier exemple, il ne s'agit pas de peintures murales mais de toiles peintes marouflées sur le mur. A Rambucourt, le décor avait été conçu par Pierre Dubois, un artiste des ateliers d'Art sacré. Ce décor a malheureusement aujourd'hui disparu, recouvert par une couche de peinture unie.

Dans le cadre des commandes des décors des églises de Rouvrois-sur-Meuse et de Haumont-lès-Lachaussée, Duilio Donzelli a dû s'adapter à ce contexte économique et administratif de la Première Reconstruction. Pour certains chantiers, il a également dû s'adapter à la volonté de l'architecte. A Vaubecourt, Maurice Laschett de Polignac, l'architecte, a porté une attention particulière au décor. Dès les premières étapes du projet, il a dessiné les autels latéraux avec un niveau de détail poussé. A l'image de ces anges de l'autel latéral de l'église de Vaubecourt, Duilio Donzelli a dû évoluer dans un cadre très contraint, tant du point de vue économique qu'administratif. Il convient de garder à l'esprit ce contexte si singulier pour mieux apprécier et saluer sa capacité à faire valoir son savoir-faire, son sens de la composition et son talent de créateur.